



Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

30 | 2015

L'Erreur, l'échec, la faute

Préface

Bernard Ribemont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4214>

DOI : [10.4000/questes.4214](https://doi.org/10.4000/questes.4214)

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2015

Pagination : 3-12

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Bernard Ribemont, « Préface », *Questes* [En ligne], 30 | 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4214> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questes.4214>

© Association des amis de « Questes »

Préface

Bernard RIBEMONT

Université d'Orléans

Certes de manière plus complexe qu'il n'y paraît, comme Jean Delumeau a pu le montrer, le péché surplombe la Chrétienté médiévale. L'Occident latin, profondément marqué par les écrits de saint Augustin, qui a construit une véritable théologie du péché originel, intègre profondément dans son approche de la condition humaine le cheminement de l'homme peccamineux, dont le destin est marqué par une *macula* fondatrice. Mais le chrétien sait aussi qu'il a reçu le baptême, qu'il est en pleine possession de son libre arbitre et qu'il a la possibilité du salut. Le péché est déterminé *ab origine* par une faute, faute qui entraîne châtement et même punition, mais il a la capacité, dans les différentes actualisations qu'il revêt chez l'homme, de se transformer en erreur pardonnable ou, au contraire, en faute irrémissible et donc en échec. En effet, l'homme pécheur qui n'a pas su mener sa vie, en dépit de ses fautes et de ses errements, vers le salut et la rédemption est conduit à la damnation, immense échec par excellence.

On peut donc voir, à partir même d'une des notions fondatrices des religions monothéistes, allégorisée dans la faute d'Adam et Ève, une articulation dynamique entre la faute, l'erreur et l'échec.

Ce numéro de *Questes* est donc bienvenu avec la problématique qu'il propose, problématique, il faut le souligner, ouvrant de larges pistes de recherche qui demandent à être empruntées et développées. En effet, si la critique médiéviste s'est très largement penchée sur le péché, si elle a

traité (au demeurant de façon encore insuffisante) de l'appréhension de la faute et de ses conséquences – d'un point de vue moral, juridique, littéraire, symbolique... –, si les historiens des sciences ont analysé bien des fautes, souvent d'ailleurs productrices de sens et de progrès scientifiques, n'ont pas été embrassés en un même champ d'investigation, dans un espace de confrontation dialectique, la faute, l'erreur et l'échec. Ce champ d'investigation est riche de facettes et les responsables de ce numéro en définissent trois majeures, déclinées en :

– 'aspects pratiques et techniques' : on pense aux erreurs géographiques, mais on peut y ajouter, selon un gradient d'affaiblissement, mais productif, l'hésitation scientifique vecteur de débat, d'erreurs, d'échecs, mais aussi d'ouvertures vers le progrès (on peut citer par exemple le débat sur la rotation de la terre chez Buridan et Oresme) ;

– 'fautes et erreurs juridiques' : un domaine que les historiens de la criminalité, en particulier sous la houlette enthousiaste de Claude Gauvard, ont labouré avec succès, de plus en plus, et heureusement, avec les historiens du droit et, plus récemment, avec les historiens de la littérature (projet *Juslittera* que l'on m'excusera de mentionner ici en tant que fondateur) ;

– 'lecture théologique et morale' : il suffit de citer une phrase des responsables du volume : « ...la réflexion sur l'échec, l'erreur, la faute se fait aussi réflexion sur Dieu, sur le monde, sur le bien et le mal ».

Comme le soulignent fort justement Florian Besson et Catherine Kikuchi dans leur introduction, l'approche de ces notions, qui sont *in essentia* dans leur dénomination et en action dynamique dans leur actualisation verbale, pour reprendre un binôme aristotélicien *nomen et verbum* (que l'on retrouve chez Isidore de Séville), propose un éclairage

particulier sur la société médiévale dans son ensemble complexe, depuis ses pratiques jusqu'à ses 'idéologies' en passant par ses systèmes de représentation. L'investigation proposée sera d'autant plus riche que, comme il est bien noté dans cette introduction, les termes de 'faute', 'erreur' et 'échec' se comprennent aussi en rapport à leur contraire, dans un schéma que je qualifierais volontiers de *feedback* réflexif, construit sur des binômes d'inversion faute/respect des codes ; erreur/vérité ; échec/succès. J'ajouterai que ces 'bipodes' génèrent d'autres articulations riches de sens pour l'investigation d'une société et de ses mentalités, à savoir : faute/rémission, pardon, châtiment, punition ; erreur/correction, perdurance ; échec/damnation, perte. On voit en particulier combien la tentative d'embrassement, au moins de confrontation des trois termes mis en avant par le titre de ce recueil, est riche de sens si l'on songe aux articulations que tous ces schémas peuvent impliquer. Il est clair par exemple que la punition d'une faute grave, comme la trahison par exemple, est la marque de l'échec : le traître exécuté de nos chansons de geste est de toute évidence un damné.

Grâce à son libre arbitre, l'homme a en principe le choix permanent, dans une dimension supérieure entre le Bien et la Mal, dans un comportement plus terrestre, entre la loi et le hors-la-loi. Mais le cheminement est difficile pour cet être faible qu'il est ; c'est bien ce que soulignent les différentes Voies de Paradis et d'Enfer qui s'égrènent du XII^e au XIV^e siècle, de Raoul de Houdenc à Jean de le Motte en passant par Rutebeuf, sans oublier évidemment l'œuvre gigantesque de Guillaume de Digulleville. Mais le pécheur peut être aidé dans son chemin de fleurs et d'épines (surtout d'épines dans la vision la plus moraliste et étroite) par la fréquentation des livres, par l'écoute des sermons, par le regard sur un art qui lui parle. Pour les privilégiés, le savoir doit être un ensemble qui se donne globalement comme un vaste et multiforme *exemplum*. C'est bien

ce qu'annonce un Thomas de Cantimpré au début de son *De natura rerum* : l'exposé des choses de la nature, l'encyclopédie, sont un instrument aux mains du prédicateur qui saura, par cet outil, élever les 'âmes brutes' réfractaires à l'homélie traditionnelle. La prédication jalonne donc, sinon le quotidien, du moins certains moments de la vie du pécheur et le prédicateur dispose, outre de son talent, d'outils devant l'aider à venir au secours, en soutien à l'homme désireux d'éviter la faute et l'erreur, au moins soucieux de les corriger et d'ainsi fuir l'échec : Alain de Lille, cité par Viviane Griveau-Genest, reste d'ailleurs assez prudent à ce sujet, en soulignant implicitement, en adepte d'Augustin, combien le libre arbitre de l'homme est important : il parle en effet de l'*informationi hominum*, en se gardant bien d'outrepasser le rôle du prédicateur, qui n'est pas un confesseur. Ce même Alain de Lille définit clairement la démarche du prédicateur qu'au demeurant il conçoit dans l'univers de la clergie : dans la lignée du *fides querens intellectum* d'Anselme, dans la pensée augustinienne du *De doctrina christiana* (justement rappelée par Viviane Griveau-Genest), il insiste sur l'importance de la *ratio* sans pour autant négliger ce qui est évidemment du premier ressort, à savoir l'appui sur les *auctores*.

Dans un monde plus 'populaire' – mais sans pour autant négliger l'articulation culture savante/culture populaire que le regretté Jacques Le Goff a toujours tenu à ne pas trop dissocier pour le Moyen Âge (il suffit à ce sujet de considérer la prédication mendicante) –, le prédicateur peut également disposer d'un répertoire d'*exempla* lui permettant d'illustrer, de façon accessible et très vivante, parfois même très crue, affleurant (et même intégrant) le scabreux, un propos fustigeant la faute et appelant à la contrition.

Mais, pour revenir à Alain de Lille, là ne se limite pas l'*ars praedicandi* dont on sait qu'il a atteint certains sommets au Moyen Âge

avec des Humbert de Romans, des saint Dominique et, vers la fin du Moyen Âge et dans une sphère savante, un Jean Gerson : le Moyen Âge en effet a développé de nombreux manuels, théoriquement à l'usage du prédicateur, mais qui s'érigent de fait en véritable genre rhétorico-littéraire, avec les *artes praedicandi*, genre savant dans lequel des hommes comme Gerson vont exceller. Tel est bien l'objet de la contribution de Viviane Griveau-Genest que d'étudier l'art de Gerson en prenant l'exemple du prêche de la faute, dans la cadre d'un 'sous-genre' qu'est celui du sermon universitaire, que l'on peut caractériser comme un art spécifique qui intègre bien évidemment des procédés scolastiques mais qui laisse une part importante, comme le révèle le sermonnaire gersonien, à des soucis esthétiques et 'littéraires'.

La faute, l'erreur, l'échec habitent la littérature médiévale qu'elle soit historique, morale (évidemment !), fictionnelle. Nos chansons de geste, depuis l'acte fondateur qu'est le *Roland* avec la complexe trahison de Ganelon, reposent très souvent, en totalité ou en partie, sur une interrogation sur les trois notions ici étudiées, et si la critique s'est penchée sur la faute et son châtement, il me semble qu'il reste bien à faire en ce domaine sur l'erreur et l'échec.

Les chroniqueurs du Moyen Âge quant à eux, à la simple 'observation' des faits comme point de départ, à leur retranscription conditionnée par différents facteurs (souci exemplaire chez Froissart, idéologique chez le Religieux de Saint-Denis ou chez Pintoin, moral et 'critique' chez Jean de Venette...) sont confrontés à ces questions : qui a raison ou tort dans une guerre ? Pourquoi l'échec de tel camp (et l'on pense par exemple au désastre de Poitiers et à la captivité du roi 'très chrétien') ? Où est la faute, pourquoi une telle faute (le Grand Schisme, la Grande Peste, la guerre civile...) ? Quelles sont les erreurs qui ont entraîné la défaite : faut-il ou non les dénoncer ? Le récit de la bataille de

Nicopolis par Froissart, choisi par Marie-Gaëtane Martenet, offre un excellent exemple des questionnements auxquels un chroniqueur est confronté devant un échec, ici cuisant. Le cas est d'autant plus intéressant qu'il se situe au cœur de tensions paradoxales. Froissart en effet qui, en général, n'est pas très tendre avec les Français auxquels il préfère les Anglais (au moins dans une partie des Chroniques, Philippa de Hainaut oblige), n'hésite pas à souligner les erreurs tragiques des chevaliers français guidés par le comte de Nevers, erreurs liées à leur orgueil. Mais la défaite et la captivité de Jean sans Peur sont retournées par la Maison de Bourgogne dans une campagne propagandiste d'ampleur. Et, comme le rappelle justement l'auteur de cet article, Froissart est particulièrement populaire en Bourgogne. On sait par ailleurs combien les ducs de Bourgogne ont été férus de chroniques, historiques et/ou officielles (Froissart, Chastelain), plus imaginaires (David Aubert), biographies chevaleresques (Jean de Vavrin) ou à caractère autobiographique (on songe entre autres à la biographie de Charles V commanditée par Philippe le Hardi à Christine de Pizan). La position de Froissart ici est donc complexe dans la mesure où il participe d'un côté à la critique de cette expédition, mais contribue également, par l'autorité que constitue la chronique, à soutenir l'aspect mythique qui servira la propagande bourguignonne. L'étude de Marie-Gaëtane Martenet, qui s'ouvre également sur une analyse iconographique, révèle bien cet aspect qu'illustrent les images analysées et surtout contribuent à l'étude de la réception de Froissart en Bourgogne.

C'est également sur une étude iconographique que se clôt la contribution d'Ismérie Triquet, toujours d'ailleurs à propos de chronique, ici la *Grande Chronique de Normandie*. L'angle d'attaque choisi, qui paraissait aller de soi, est bien évidemment celui de la faute initiale et fondatrice, à savoir celle de Robert le Diable, plus exactement de ses

parents. La chronique, comme c'est d'ailleurs régulièrement le cas au Moyen Âge, interfère avec la fiction, à partir d'une situation et d'un personnage ayant son propre développement littéraire : tel est bien le cas de Robert le Diable, si bien étudié par Étienne Gaucher. Nous avons ici un cas particulièrement vif d'une telle interférence, puisque la *GCN* offre la version remaniée tardive de l'histoire de Robert. Ismérie Triquet, après avoir rappelé les grandes lignes de la version primitive, se livre à une étude comparative qui met en valeur une question, à mon avis fort importante et dont Daniel Poirion avait déjà souligné le caractère essentiel dans les récits de fondation médiévaux (à propos de l'*Eneas* en particulier), à savoir « l'utilité d'une introduction négative pour servir la dynastie ducale normande ». On pensera évidemment à d'autres légendes fondatrices posant la même question, comme la *Mélusine* de Jean d'Arras avec les maisons de Lusignan et de Berry. J'ai beaucoup aimé la formule de « faux départ d'une grande dynastie ». J'ajouterai qu'il s'agit en fait d'un 'faux faux-départ' dans la mesure où il agit en ricochet, comme le montre bien Ismérie Triquet, avec la légitimation en contrepoint de Rollon. L'illustration des manuscrits, même si elle n'agit pas sur la même correspondance, révèle bien l'importance du contre-personnage, ici Hastings. On rejoint donc le contexte mythique de la faute initiale et fondatrice (Ève, Énée, Œdipe, ...) qui se coule dans un modèle historique et propagandiste : une faute qui génère des erreurs pouvant elles-mêmes s'inscrire dans le drame et l'échec (Geoffroy la Grande Dent) ou un échec relatif (Raimondin, Robert), mais qui s'évase vers une destinée prestigieuse et des actions de gloire (Chevalier au cygne), somme toute représentation d'un destin certes glorieux mais surplombé par la condition humaine et, encore une fois pour le Moyen Âge, par le péché et la faiblesse de l'homme.

Ce jeu des contraires, ces contrepoints que génèrent toute écriture sur la faute et ses dérivations et conséquences se retrouvent en bien des récits pour construire finalement des équilibres reposant sur une diégèse, c'est-à-dire avant tout sur une dynamique, quels qu'en soient le but et l'intention (distraindre, édifier, justifier...). Que serait notre premier roman d'éducation sans les erreurs de Perceval ? Et le monde arthurien sans les fautes de Guenièvre, Arthur et Lancelot ? Quant aux chansons de geste, elles n'échappent pas non plus à cet aspect fondateur : la *Chanson de Roland* n'est que le récit d'une interrogation sur les fautes respectives de Roland, de Charlemagne et de Ganelon. Inutile de citer toutes les chansons dont l'embrayeur narratif est centré sur la faute ou les erreurs de Charles Martel (*Girart de Roussillon*), Charlemagne (Cycle de Montauban, de Huon de Bordeaux, *Girart de Vienne...*) ou de Louis (Cycle de Guillaume d'Orange). C'est dans les sources latines de la première croisade qu'Annabelle Marin étudie une construction de la faute, ce qui nous ramène effectivement à des procédés chers à la chanson de geste. En lisant cet article, j'ai d'ailleurs pensé à un texte que j'ai quelque peu fréquenté, à savoir la *Prise d'Alexandrie* de Guillaume de Machaut, où l'on voit combien Machaut doit s'efforcer de construire la faute des Sarrasins pour justifier l'action (et les erreurs !) de Lusignan. Cet article décortique donc habilement les procédés mis en œuvre, de façons différentes, pour tracer d'Alexis Comnène un portrait négatif, un *per-fides*. De ce point de vue, on peut effectivement rapprocher ces récits de la chanson de geste et il suffit par exemple de considérer la *Chanson d'Antioche* pour voir une coïncidence de procédés, évidemment hyperbolisés dans l'univers épique. On retrouve également le procédé traditionnel du contrepoint, comme le suggère Annabelle Marin, dans la confrontation Comnène/Bohémond. Mais derrière ce jeu sur la faute construite, se coule l'essentiel, à savoir la dimension politique et l'auteur

de l'article, qui tire la conclusion 'raisonnable' de l'« incompréhension mutuelle » montre bien que les deux personnages se regardent dans un même miroir.

Effet de miroir, évidemment, entre Hector et Achille, chacun héros, chacun fautif. Hector, le « glorieux vaincu », a hanté le public médiéval, et n'oublions pas que Jacques de Longuyon le rangea pour sa postérité au rang des neuf preux. Pour Sandrine Legrand, Hector est aussi un héros fautif, coupable de trois fautes (ou trois et demi si l'on suit le discours de l'auteur de l'article). Mais la question de la nature même de ces fautes est posée, car elles sont ambiguës, dans la mesure où elles concernent essentiellement un débat 'pré-cornélien' entre devoir et cœur. Hector, somme toute, n'est-il pas victime du *fatum* qui pèse sur Troie après la faute de Pâris, ce destin qui s'incarne, en particulier pour une Christine de Pizan qui a tant de fois convoqué cette figure dans son œuvre, dans le personnage de Fortune ? Comme le conclut Sandrine Legrand, l'on revient *de facto* à la 'faute nécessaire', véritable artefact permettant, sinon de résoudre, du moins d'esquisser des chemins résolutoires pour les tensions inhérentes à tout parcours de vie, d'autant plus complexe et ambigu s'il s'agit de celui d'un héros, encore rehaussé d'une aura mythique inscrite dans la longue durée, comme ce fut le cas d'Hector.

Traiter de faute, d'erreur et d'échec pour la fin du Moyen Âge, selon un axe de réflexion impliquant le rapport à la norme, plus exactement aux normes, impose bien évidemment de se pencher sur les questions de sorcellerie, ce que propose ici Aurélie Dumoulin. On sait fort bien, surtout après les travaux récents et particulièrement éclairants de Jean-Patrice Boudet et de Nicolas Weill-Parot, combien l'appréhension de la sorcellerie et de sa condamnation est complexe. L'hypothèse qui sert de fondement à cet article, et qui me paraît justifiée, est que l'on passe progressivement de l'erreur à la faute. De fait, avant le *Malleus*

maleficarum et Ulrich Molitor, avec les chasses aux sorcières qui se développent, d'ailleurs aussi pour des motifs politiques, comme le suggère Franck Mercier pour ce qui concerne la fameuse Vauderie d'Arras, on assiste à une évolution assez complexe du concept de sorcellerie : erreur somme toute relativement bénigne, elle devient hérésie avec la bulle *Super Illius specula* et se transforme en faute gravissime impliquant le bras séculier, la torture et le bûcher. Mais nous sommes là à l'extrême fin du Moyen Âge et cet article insiste à juste titre sur le fait qu'il faut distinguer la littérature démonologique, somme toute plutôt abondante, des appréciations et jugements réels. Ceci rappelle d'ailleurs, dans un autre registre, mais qui concerne le sujet de ce recueil, la question de la peine de mort dont les historiens de la criminalité ont bien montré qu'elle était assez peu appliquée durant le Moyen Âge.

Pour terminer cette préface, il me plaira de reprendre simplement une phrase éclairante de l'introduction de Florian Besson et Catherine Kikuchi : « la réflexion sur l'échec, l'erreur et la faute nous plonge [...] au cœur des complexités (du Moyen Âge), de ses ambivalences, de ses contradictions »